



Le Démon de Debarmaalo **de Goran Stefanovski**

Par David Nahmias (11/03/12)

Dans *Le Démon de Debarmaalo*, Koce emprisonné en Macédoine pour un délit qu'il n'a pas commis et par un régime autoritaire qui n'a plus de scrupule, est libéré treize ans plus tard (trop tard !). Devant les portes du pénitencier il lance une pièce, si celle-ci retombe sur pile il suivra son chemin pour une nouvelle vie, si elle tombe sur face il reviendra dans sa ville natale, Debarmaalo, pour se venger. Ce sera pile ! Mais la justice et le besoin de vengeance sont plus forts que le hasard... donc Koce reviendra à Debarmaalo.

Il s'y installera comme simple barbier. Sa seule arme de Robin des Bois contemporain : son outil de travail... un rasoir !

Au Théâtre de l'Opprimé, cette pièce nous est racontée comme une fable moderne avec cynisme et humour. Le héros assassine le mal pour le donner à manger aux pauvres. (Nous aimerions l'inviter à rencontrer nos spéculateurs européens, histoire de nourrir ces peuples qui creusent leurs dettes). Le cannibalisme devient ici un bien fait.

Les acteurs sont complets dans leur rôle : Fabrice Clément (Koce), Christophe Sogognault (le juge Tasev) et Franck Lacroix qui réussit l'exploit d'interpréter les personnages du patron, de Schengen (un obscur promoteur) et du président avec un brio époustoufflant de talent et d'humour, dressent ce tableau avec un plaisir de jeu qu'ils réussissent à nous communiquer.

Le décor, de simples barres d'échafaudages, est dressé pour chaque plan avec simplicité mais efficacité. Le drame nous est offert devant cette nudité à peine voilée ou plutôt totalement habillée par la mise en scène de Dominique Dolmieu.

Le Démon de Debarmaalo de Goran Stefanovski (auteur dramatique et écrivain né en 1952 en Macédoine), créée en 2006 au Théâtre de Skopje en Macédoine est inspiré par un fait divers réel qui se déroula à Paris en l'an 1387 ; fait divers immortalisé au cinéma par Tim Burton dans *Sweeney Todd*. Goran Stefanovsky se l'approprie pour tenter de conjurer les démons qui ont hanté l'Europe de l'Est depuis les années 80. La question est de savoir si pour préserver nos libertés nous devront utiliser les armes des barbares et détruire nos convictions morales.

Le Démon de Debarmaalo, une production du Théâtre national de Syldavie (Maison d'Europe et d'Orient) se joue au Théâtre de l'Opprimé jusqu'au 25 mars 2012, ne manquez pas ce spectacle.

Le Billet des
Auteurs de Théâtre

BAT

Revue en ligne

Le Démon de Debarmaalo de Goran Stefanovski

En représentation au Théâtre de l'Opprimé dans une réalisation du Théâtre National de Syldavie, Le Démon de Debarmaalo de l'auteur macédonien Goran Stefanovski voit ici sa première création en France et en français.

Par Gilles Boulan



Un couple de vieillards sur un banc de jardin public. L'homme est plutôt secret mais la femme parle en abondance. Nous sommes ici dans un quartier tranquille de Skopje, le quartier de Debarmaalo, explique-t-elle et elle nous décrit ses petites maisons coquettes, ses jardins fleuris, ses ruelles paisibles, ses bancs dévolus aux tendresses de la jeunesse et aux souvenirs émus des anciens.

Hier encore, précise-t-elle, ici même s'élevaient des immeubles prétentieux, des artères encombrées et une cité agitée en proie à la voracité et à la corruption des promoteurs immobiliers. Mais tout a bien changé depuis et celui par lequel cette métamorphose a eu lieu est devenu une véritable légende aux yeux des habitants, une figure emblématique, presque une sorte de messie. Il s'appelait Koce, cet homme exceptionnel, ce sauveur du quartier et exerçait le métier de barbier. Mais voici son histoire.

A sa sortie de prison où il venait de passer quinze ans, injustement incarcéré par un juge véreux, Koce a lancé une pièce en l'air pour jouer à pile ou face. Selon ce qu'en décidait le sort, il quittait définitivement le pays ou revenait à Debarmaalo avec le projet de se venger. Le voici donc de retour dans son ancien quartier où il ne reconnaît plus rien. Sa maison a été rasée, remplacée par une grosse bâtisse avec terrasse et piscine, tout le paysage de son enfance a été modifié et même les noms de rues ont changé. Il ne reste plus comme une verrue dans cet environnement urbain comme un îlot de résistance promis à la démolition que l'échoppe où Mara vivote grâce à son commerce de grillades. L'ancien tûlard et sa voisine se reconnaissent, s'embrassent et Koce accepte la proposition de Mara. Il va s'installer chez elle et ouvrir son salon de barbier. Commerce modeste sans grand avenir que l'exécution de sa vengeance va bientôt transformer en une affaire prospère... très prospère. En égorgeant la clientèle, Koce et Mara, complices, associés et amants, héros d'une résistance artisanale qui se donne les moyens de parvenir à ses fins, ne se contentent pas d'assumer la vengeance de Koce, ils font œuvre de salut public ; ils nettoient le quartier des malfaisants qui le détruisent et des bandes maffieuses qui le terrorisent. De même, ils fournissent la matière première d'un juteux recyclage humain. La chair des clients du barbier est ainsi consommée dans des kebabs très appréciés, mitonnés par Mara et leurs carcasses nourrissent les animaux du zoo. Et la vieille nous raconte que cette irrésistible ascension de Koce et Mara va transformer la vie des autres.

Et quand à la fin de son histoire, le vieux offre à la vieille un minuscule présent tapi au fond de sa main, on peut imaginer qu'il s'agit d'un anneau de mariage, l'alliance qui finalise cinquante années de vie commune. Mais c'est une luciole qu'il offre, un fugitif éclat qui s'envole dans la nuit, éclairant d'une lumière fugace le récit de la vie des hommes entre rêve et réalité.

Héros modeste, victime et serial killer malgré lui, Koce, le Démon de Debarmaalo tient à la fois du petit barbier juif incarné par Chaplin dans Le Dictateur que de Sweeney Todd, le terrible barbier de Fleet Street dans le film de Tim Burton, inspiré par le même fait divers : à la fin du quatorzième siècle, un bar-

bier parisien de la rue des Marmousets avait déjà monté avec un pâtissier voisin, un juteux commerce de pâtés à la viande humaine. Une histoire qui depuis, a fait le tour du monde, nourrit bien des spéculations, titillé bien des créateurs. Au delà de ce fait divers (réel, imaginé, mythifié) entre grand Guignol et farce politique, la pièce joue avec un réel brio de tous les registres de la vraisemblance, de l'humour noir et de l'intrigue romanesque. Elle mêle avec talent des séquences très expéditives et drôles et une réflexion beaucoup plus amère sur la métamorphose des lieux et sur le choix individuel : il n'y a que l'épaisseur d'une lame entre le bien et le mal, entre l'innocence et le meurtre, la soumission à l'ordre du temps et la révolte. Et la vie du barbier comme celle de ses clients ne tient qu'à un fil de rasoir.

Mais l'auteur reconnaît aussi qu'il a écrit la pièce pour assumer théâtralement une rage personnelle liée à son histoire familiale et à sa relation au quartier de Debarmaalo (la maison de son propre grand-père a fait les frais de la reconstruction) et il entend parler avec cette histoire romanesque (qui, par certains côtés, louche du côté de Dickens) de la situation actuelle de son pays, la Macédoine, en pleine mutation sociale, économique et politique (à l'image de l'Angleterre victorienne) après la chute de l'empire soviétique et le démantèlement de l'ex Yougoslavie. Au menu de cette féroce allégorie, les ingrédients sont épicés : cannibalisme, purification, destruction d'un environnement social, essor d'une nouvelle barbarie organisé en clans maffieux.

Fidèle à l'esprit de la pièce, la mise en scène tonique et fluide de Dominique Dolmieu s'appuie sur une scénographie aussi minimaliste qu'astucieuse faite d'éléments mobiles et rapidement transformables à la manière d'un jeu de construction suggérant les différents lieux concernés par l'action (La ville, le salon du barbier, l'échoppe du kebab, la terrasse du juge corrompu ou la cage aux lions...) Une transformation à vue dont le couple de vieillard est le principal artisan comme une sorte de prolongement de la parole de la vieille mettant en scène son propre récit. L'efficacité repose également sur la qualité du jeu et le travail des comédiens qui s'en donnent à cœur joie tout en trouvant le juste équilibre entre l'expression comique et la profondeur du propos.

Goran Stefanovski

Vous ne pouvez pas naître et mourir dans le même pays. Ce proverbe balkanique que cite Goran Stéfanovski le concerne personnellement. De fait le pays où il est né en 1952 n'existe plus aujourd'hui et c'est la Macédoine, son véritable pays, le pays de sa langue.

Après des études littéraires à Skopje puis à Belgrade, Goran Stefanovski travaille essentiellement pour la radio et la télévision macédonienne avant de créer, en 1986, le département d'écriture dramatique à l'université de Skopje où il est entre autre le professeur de Dejan Dukovski. Depuis les années 90, il vit en Angleterre où il enseigne l'écriture dramatique et cinématographique à l'université de Canterbury.

Auteur dramatique aux intérêts très éclectiques allant de formes traditionnelles à un théâtre plus conceptuel, Goran Stéfanovski a été sollicité à l'occasion de commandes par de nombreuses manifestations internationales (capitales européennes de la culture, déclaration des droits de l'homme à Stockholm..) Ses pièces sont traduites en six langues et largement représentées en Europe et en Amérique du Nord. Et bien sûr, dans son propre pays notamment au Théâtre Dramski de Skopje et au festival de Prilep.

Parmi ses pièces connues en France, Hôtel Europa a été représenté au festival d'Avignon 2000 et édité en 2005 dans une traduction de Severine Mageois (édition Espace d'un Instant). Le Démon de Debarmaalo a fait l'objet d'une lecture publique au Mardi midis du Théâtre du Rond Point et est également publié à l'Espace d'un instant en 2010 dans une traduction de Maria Béjanoska. A paraître : Chenodrinski rentre chez lui.

Le Démon de Debarmaalo

Par Audrey Jean (10 mars 2012)

Comme à son habitude, le Théâtre de l'Opprimé nous propose un spectacle inclassable « Le Démon de Debarmaalo ». Cette comédie noire au langage incisif plonge le spectateur dans l'univers percutant du théâtre contemporain des Balkans. Un spectacle drôle et dérangeant à ne manquer sous aucun prétexte !

« Le Démon de Debarmaalo » fait écho à un fait-divers véridique et connu de tous notamment grâce à l'adaptation de Tim Burton « Sweeney Todd ». Un barbier de Paris égorgeait ses victimes avant de les transformer en pâtés à la viande. Ici c'est Koce qui, après avoir subi de nombreuses injustices, revient à Debarmaalo pour se venger. Sa cible, le richissime juge Tasev qui lui a infligé 15 ans de prison. Mais très vite Koce, aidé de sa complice Mara, reçoit dans son salon de barbier la visite d'escrocs en tout genres et il décide de faire le ménage à Debarmaalo leur ôtant la vie d'un coup de rasoir. Mara les met ensuite à la carte de son grill dans des kebabs qui connaissent un succès phénoménal.

« Le Président : Qu'ont fait Koce et Mara, sinon ce que le Tout-Puissant aurait fait ? Ils éliminaient les pécheurs. C'est de la justice divine. Sauf que celle-ci est lente alors que la leur est rapide. Et organiquement propre. Et sur le plan technologique, avancée. »

La trame de ce fait-divers est ici détournée dans une parodie efficace où le grotesque est roi. Les personnages sont caricaturés à l'extrême dans cette représentation farcesque des rapports sociaux. Ils sont en constante évolution et les rôles vont progressivement s'inverser grâce aux actes délirants de Koce et Mara. D'oppressés, ils vont devenir des héros alors que le juge Tasev passe du pouvoir absolu à la déchéance la plus totale. L'histoire d'amour parallèle, de Bisera et Iljo respectivement bonne à tout faire et Sdf, enrichit l'histoire les amenant à sortir de leur condition sociale. Même si le peuple a dévoré avec appétit les monstrueux kebabs, Debarmaalo se trouve nettoyé du mal et peut prospérer de nouveau grâce à la justice de Koce.

Le texte sobre mais tranchant de Goran Stefanovski traite bien sûr de cannibalisme et de mort mais aussi de justice et de rédemption. Les dialogues sont intenses, mordants et surtout féroce-ment droles. Koce tue des hommes, mais ces hommes incarnent la corruption. Il devient un Robin des Bois purificateur qui certes s'enrichit mais aide aussi les autres. La morale est ainsi sauvée et le Démon n'est plus forcément celui auquel on pensait.

La mise en scène de Dominique Dolmieu apporte beaucoup de rythme à l'ensemble notamment avec des changements de décor rapides, agrémentés d'une bande son très intéressante. Un échaffaudage brut et froid constitue le fond du plateau, les comédiens y greffent des accessoires afin de figurer les différents lieux de l'intrigue. L'élément principal est sans conteste le fauteuil du barbier, ce piège qui devient de plus en plus imposant au fil de la pièce, évoquant le pouvoir grandissant de Koce. Enfin un beau travail sur les lumières parfait cette atmosphère angoissante.

Ce spectacle hors-norme est mené de main de maître par une troupe de comédiens exaltés. La performance collective est exceptionnelle, avec toutefois une mention spéciale pour Nathalie Pivain et Franck Lacroix pour leurs personnages hauts en couleurs.

Amateurs de curiosités théâtrales, courez-y !



www.theatrotheque.com

Le démon de Debarmaalo

Théâtre de l'Opprimé

Par Philippe DELHUMEAU

Mise en scène de Dominique Dolmieu

Avec Renaud Baillet, Fabrice Clément, Michel Fouquet, Nouche Jouglet-Marcus, Franck Lacroix, Aurélie Morel, Barnabé Perrotey, Nathalie Pivain, Christophe Sigognault

Le démon de Debarmaalo, qui fréquente son salon de coiffure, sa vie ne tient plus qu'à un fil... de rasoir.

Le Démon de Debarmaalo n'est pas une histoire montée de toute pièce. Elle prend sa source dans le Paris de 1387 où un barbier égorge ses victimes, les confie à son voisin boulanger, lequel travaille la viande morte pour en préparer de délicats pâtés. Cette terrifiante histoire a déjà été portée sur scène au théâtre Dramski de Skopje en Macédoine.

En 2010, la version française a été lue au théâtre du Rond-Point dans le cadre des Mardis-Midi par le Théâtre national de Syldavie. Goran Stefanovski, la référence des dramaturges macédoniens de sa génération, l'a réécrite dans une mise en forme conceptualisant un mélodrame post-industriel se situant dans une ville à la recherche d'une identité nouvelle.

In situ, le démon de Debarmaalo s'appelle Koce. Après avoir purgé quinze années en prison, il revient là où il a vécu avec ses parents. Il retrouve une amie, laquelle se propose de l'héberger. Le quartier a irrémédiablement été chamboulé, une nouvelle géométrie urbaine s'est dessinée et a effacé tous les repères d'hier.

Koce aussi se reconstruit, il s'est aménagé un salon de coiffure dans la modeste maison vouée à la destruction de son amie. A sa façon, il élimine les clients sans-gêne et la jeune femme confectionne des brochettes de viandes et des kebabs à base de chair humaine. Qui a dit que l'histoire est un éternel recommencement.

La scénographie se matérialise autour et avec l'élément moteur du décor, un échafaudage métallique. De simples paravents accrochés transforment la structure en maison, en salon de coiffure ou en atelier de cuisine. Un jeu de construction qui rappelle l'interchangeabilité architecturale de cette ville malmenée par de profondes mutations naturelles et humaines.

La lumière blafarde perce les ténèbres de cette comédie noire où le cynisme prend la couleur du vitriol quand il est question de purification. Les effets sonores figent des notes grinçantes et stridentes dans les situations évoquant l'oppression du pouvoir. La musique n'a dans cette pièce que le nom car elle est victime

d'une strangulation consensuelle. Il s'en dégage des cris plaintifs, des hoquets provoqués par l'angoisse.

Les personnages sont caustiques et invraisemblables, goguenards et dérangés, glacés et diaboliques. Ils interviennent à tour de rôle ou à plusieurs selon un manège actionné par une dynamique collective qui donne de l'intensité à cette pièce où l'expression n'est pas censurée. A croire que les rôles ont été taillés sur mesure car les protagonistes se glissent avec exigence et autorité dans leur interprétation respective. Ils portent le malheur d'un peuple qui a souffert et a subi les contrecoups de l'histoire, la leur. L'espoir, ils l'ont en réserve, dissimulé au fond d'eux. Ce peuple d'Europe centrale est à la croisée des destins du vieux continent car ils perdent régulièrement leur identité, donc leurs racines, selon le courant de l'histoire du monde bouleversé par les diktats.

La mise en scène de Dominique Dolmieu s'accroche avec maestria à l'écriture du texte de Goran Stefanovski. Une réalisation qui inspire respect et réflexion tant la sévérité du sujet est ainsi démontée point par point. L'échafaudage permet la reconstruction de cette ville avilie par un homme, le magistrat corrompu et puant d'ignominie. Cette comédie noire est pimentée d'une ironie hygiénique qui n'échappe pas à l'intelligence d'un texte puissant, brillamment mis en scène sur la scène du Théâtre de l'Opprimé.

Mise en scène de Dominique Dolmieu

Avec Renaud Baillet, Fabrice Clément, Michel Fouquet, Nouche Jouglet-Marcus, Franck Lacroix, Aurélie Morel, Barnabé Perrotey, Nathalie Pivain, Christophe Sigognault



Le démon de Debarmaalo

Théâtre de l'Opprimé (Paris) mars 2012

Par Laurent Coudol

Comédie burlesque de Goran Stefanovski, mise en scène de Dominique Dolmieu, avec Fabrice Clément, Michel Fouquet, Laurent Grappe, Nouche Jouglet-Marcus, Franck Lacroix, Aurélie Morel, Barnabé Perrottey, Nathalie Pivain, Christophe Sigognault Tristan Soler et Federico Uguccioni.

La Macédoine est une république des Balkans qui se situe au nord de la Grèce et au sud de la Serbie et du Kosovo. C'est dans ce pays, qui a traversé plusieurs conflits et connu de fortes tensions internes que se déroule l'action de "Le démon de Debarmaalo".

Ce démon, c'est Koce, un barbier récemment libéré qui éliminera au rasoir à tous ceux qui l'ont injustement mené vers la prison et ceux qui participent au chaos qui règne dans le pays au moment de sa sortie. Il se débarrasse ensuite de la viande avec la complicité de sa maîtresse, Mara, vendeuse de kebabs, et du reste des cadavres dans la fosse aux lions du zoo de Skopje.

Cette fable, inspirée par le même fait-divers que celui qui fut à l'origine de "Sweeney Todd", prend ici une forme plus politique et interroge le spectateur sur l'avenir d'une nation qui, au sortir de la guerre, connaît une grande expansion capitaliste mais est gangrenée par la corruption. Cette pièce permet de découvrir un théâtre peu connu, qui trouve sa position entre Orient et Occident.

Le texte de Goran Stefanovski, l'auteur de "Hôtel Europa", a un rythme plus lent que celui auquel on pourrait s'attendre pour traiter ce type de sujet, ce qui désarçonne un peu le spectateur au début de la pièce.

Cependant la mise en scène de Dominique Dolmieu, et la scénographie inventive d'Arben Selimi, parviennent à dynamiser l'ensemble en mettant les acteurs au coeur de leur dispositif, et en distillant toute au long de la pièce de la musique comme un symbole de vie.

La qualité de jeu des acteurs est une des clés de la réussite de cette pièce. En premier lieu, bien entendu, de Fabrice Clément et Nathalie Pivain dans les rôles pivots de Koce et Mara, mais aussi la belle présence de Franck Lacroix qui apparaît dans divers rôles charnières, comme celui du Président en fin de pièce, la composition intense de Christophe Sigogneaux, ou encore les interventions parfois fragiles, parfois charmantes d'Aurélie Morel.

Au-delà de la fable, "Le démon de Debarmaalo" de Goran Stefanovski raconte donc la vie d'un peuple désorienté, en créant un univers baroque peuplé de personnages sans tabous, et en maniant l'humour noir et le burlesque.



Le Démon de Debarmaalo **mise en scène Dominique Dolmieu**

De Goran Stefanovski, production Théâtre national de Syldavie. Théâtre de l'Opprimé

Par Edith Rappoport (16 mars 2012)

Dominique Dolmieu continue d'animer contre vents et marées avec une petite équipe résolue de quatre personnes, sa minuscule et immense Maison d'Europe et d'Orient nichée au flanc des arcades de la Bastille. Librairie où l'on trouve des livres rares, maison d'édition de nombreuses pièces de théâtre importantes d'auteurs des Balkans gérées par un comité de lecture dynamique, la MEO qui a dû affronter comme tant d'autres des réductions de crédits, tient bon.

Mais Dominique Dolmieu, découvreur de textes, est aussi metteur en scène d'auteurs des Balkans. Après Dejan Dukovski dont il avait monté Quel est l'enfoiré qui a commencé le premier et Balkan is not dead et plus récemment Hristo Boytchev avec Cette chose-là (voir theatre du blog), il vient de monter Goran Stefanovski, auteur macédonien de plus d'une vingtaine de pièces installé en Angleterre, lauréat de nombreux prix internationaux.

Le démon de Derbamaalo est un barbier qui retrouve sa maison délabrée après de longues années de détention injuste. Sa voisine Mara, abandonnée par son mari qui a émigré, l'accueille avec joie. Ils sont tous deux menacés d'expulsion de leurs maisons situées au pied d'une immense rénovation menée par un avocat véreux qui poursuit de ses assiduités la jeune Bisera, sa femme de ménage, fille de Koce, le barbier. Mara survit en vendant des kebab. Koce bien décidé à se venger, reprend son ancien métier, il alimente le négoce de Mara en tranchant la gorge de ses clients, pour fournir de la viande fraîche ! Leurs commerces prospèrent, jusqu'au moment où l'avocat vient à son tour se faire faire la barbe. Mais Koce renonce à lui porter le coup fatal... Pendant ce temps Bisera qui avait échappé de justesse à un viol de son patron, retrouve son amoureux, l'ancien assistant de Mara, préposé à la viande hachée. Le président de Macédoine finira par décorer Koce pour ses mérites exceptionnels sous le regards attendris de toute la famille ! Interprété par une équipe de onze comédiens dynamiques, en particulier Fabrice Clément Koce et Franck Lacroix en Président, patron et Schengen, dans le simple décor de tubulures métalliques utilisées pour leurs autres spectacles, ce Grand Guignol macédonien est un petit régal à ne pas manquer.

Une reprise est prévue à Gare au Théâtre de Vitry dans le cadre de Nous n'irons pas en Avignon.



Le Démon de Debarmaalo fait référence à un véritable fait divers qui s'est déroulé à Paris en 1387 et qui depuis a connu de nombreuses interprétations et adaptations au fur et à mesure de son tour du monde: C'est le récit du barbier qui tranchait les gorges de ses victimes avec ses précieux rasoirs avant de confier leurs cadavres à un complice qui était chargé de les transformer en de délicats pâtés à la viande afin d'approvisionner et d'enrichir son commerce. L'adaptation la plus célèbre de ce récit fût bien entendu celle de la Comédie Musicale Américaine «Swenney Todd» de Stephen Sondheim, sur un livret de Hugh Wheeler inspiré de la pièce éponyme de Christopher Bond et porté quelques années plus tard à l'écran par Tim Burton.

La Macédoine est une république des Balkans qui se situe au nord de la Grèce et au sud de la Serbie et du Kosovo. C'est dans ce pays qui a traversé plusieurs conflits et connu de fortes tensions internes que se déroule l'action de «Le Démon de Debarmaalo».

Koce revient comme en pèlerinage dans sa boutique à Debarmaalo, ville macédonienne dans laquelle il officiait comme barbier 13 ans plus tôt, juste avant d'être injustement jeté en prison pour meurtre par le Juge Tasev, son rival depuis l'école. De retour à son office, il retrouve Mara, sa maîtresse, qui comme à son habitude prépare des kebabs en attendant d'ouvrir son restaurant. Celle-ci semble morbide et intriguée par l'homme qu'est devenu son amant. Or quand celui-ci lui confie ses intentions véritables de se venger de son passé et de tous ceux qui entraveront la construction de son retour juste après avoir égorgé avec son rasoir un homme, mafieux sur les bords, venu acheter son bien, Mara qui compte elle aussi se venger de cette vie crasseuse révèle son véritable visage et son attirance pour l'adrénaline que provoque le crime et se propose de se débarrasser des chairs en les cuisinant et des restes en les jetant aux fauves du zoo de la ville de Skopje en toute discrétion. En effet elle s'est rendue compte que des conduits de son restaurant donnaient directement sur les cages des bêtes sauvages. En voyant les fauves ainsi dévorer avec grognements et délectation intense, leur vient l'envie de copuler. Leur libido assassine scelle ainsi leur pacte: le crime est consommé. Jusqu'où leur soif de sang va-t-elle aller?

Dans cette version résolument contemporaine, l'action qui est transposée dans les Balkans devient, on le comprend rapidement, un prétexte extrêmement habile pour dénoncer la lente transformation politique qui a mené le pays vers le chaos le plus total. Le manichéisme s'efface très vite pour laisser place au malaise ambiant. Qui est le coupable: celui qui tranche, celui qui pousse à trancher ou celui qui pousse l'autre dans ses retranchements ?!

Les personnages ne sont plus des tranches de vie mais des concepts déshumanisés si ce n'est pour dire des pantins pris et épris par leurs propres démons et leur propre vision de leur monde. Cette impression s'intensifie au fur et à mesure que le décor composé de simple tube d'acier à la base prenne chair et ampleur pour devenir une usine mangeuse d'âme. La pièce qui tire à l'essentiel joue aussi beaucoup sur les non-dits ce qui donne hélas parfois la sensation qu'il manque des liens logiques dans la filiation de certains personnages. Mais ceci s'oublie très vite car la pièce au rythme très lent du début s'accélère de plus en plus telle une machine qui s'emballent et c'est finalement un spectacle mené tambour battant, intense, rempli d'humour noir auquel on assiste et qui de plus nous renvoie sans cesse à notre vision intime de la justice.

Fabrice Clément nous offre un barbier loin des clichés liés à l'imagerie en donnant une humanité terrible à cette victime en soif de vengeance. Nathalie Pivain qui joue sa comparse Mara est malsainement orgasmique et interprète superbement celle qui entretient le feu. Christophe Sigognault nous compose à la perfection un Juge Tasev malicieusement écœurant et dansant jouissivement pour nous avec l'envie de tout contrôler et tout posséder y compris les choses les plus chères au cœur du barbier. Le garde du corps très justement interprété par Michel Fouquet renforce à merveille le côté farce noire de la pièce. Renaud Baillet et Aurélie Morel sont très loin d'être en reste. L'un est un étudiant dont les rêves d'aller s'instruire à l'étranger furent brisés suite au vol de son argent et de son billet le jour de son départ et l'autre, une femme de ménage

officiant chez le juge Tasev qui a des vues sur elle pensant que l'avoir recueilli le jour du départ sans raison de ses parents lui donne tous les droits pour disposer comme il l'entend de sa personne. Les deux acteurs qui représentent l'innocence dévastée par la noirceur qui les entoure et qui veulent s'en sortir sont emportés par toute la fougue et la passion dans leur jeu. Nouche Jouglet-Marcus, la conteuse de l'histoire, de son regard rieur et plein de vie, apporte une poésie incroyable à l'ensemble et forme avec son compagnon de banc Barnabé Perrotey, le tellurique sceptique de la véracité des faits, un très beau couple. Pour parfaire ce très bel ensemble, on notera la prestation époustouflante de Franck Lacroix qui nous dévoile toute l'étendue de son talent en donnant vie à trois personnages clefs: le nouveau riche à l'argent un peu louche, le designer de boutique qui veut profiter de l'argent des autres et le nouveau président de la ville qui discourt sur la bipolarité de la justice. La mise en scène très astucieuse de Dominique Dolmieu offre un merveilleux écrin d'acier à cette belle troupe. La musique est très très bien distillée et apporte non seulement sa part d'industriel mais aussi sa part de malaise en respectant cette âme si particulière tiraillée entre la slavitude et l'orientalité. Bref, courez-y!!!

Jérôme BAILLET

Le Démon de Debarmaalo

de Goran Stefanovski (traduit du macédonien par Maria Béjanovska)

Mise en scène : Dominique Dolmieu

Comédiens: Fabrice Clément, Nathalie Pivain, Christophe Sigognault, Franck Lacroix, Michel Fouquet, Renaud Baillet, Aurélie Morel, Nouche Jouglet-Marcus, Barnabé Perrotey.

Théâtre : Sympathy for the Devil

Monday, March 19 2012 Par [Thieum](#) | [Culture](#)



Par Maeva Daycard

« Le Démon de Debarmaalo est une comédie noire. La pièce reprend le motif d'un conte médiéval français traitant d'un barbier meurtrier devenu particulièrement populaire dans le mélodrame anglais du XIXe siècle. Un jour, j'ai imaginé ce qu'éprouverait le barbier s'il vivait à Debar Maalo. »

Goran Stefanovski

Les lumières s'allument, le temps s'arrête. La pièce s'ouvre sur un espace temps figé, isolé du tic-tac continue des aiguilles. Lors du prologue, la machine se met en route. A l'envers. Nous basculons cinquante ans en arrière.

« Un homme normal pris dans des circonstances anormales »

*Le Démon de Debarmaalo, c'est l'histoire d'un homme enragé. Après **15** ans de prison, **Koce** retrouve sa citoyenneté et devient barbier. Avidé de vengeance, il s'érige alors en justicier et tranche la gorge de ses clients. Koce se libère d'années de frustration et exprime par ses actes une colère contre la vie. Et il en fait de la chair à kébab, vendus partout dans la ville.*

Goran Stefanovski est aussi un enragé. Son rasoir, c'est sa plume. Tout comme son personnage principal, l'auteur macédonien nourrit une profonde insatisfaction et conteste ouvertement le « *capitalisme sauvage* » que subit son pays. Mise en abîme, *Le Démon de Debarmaalo* est un meurtre théâtral orchestré par l'auteur lui-même.

« *Un homme – en transitions !* »

Cette fable est une histoire de mouvements, de transitions. C'est la lutte entre l'ancien monde et le nouveau. Entre celui qui résiste et celui qui dérange les souvenirs. Toutes sortes de conflits sont exposées : générationnels entre un père et sa fille, d'amour, d'image entre ce qu'on dit, ce qu'on est, ce qu'on veut être. La pièce parle également des changements démographiques, de l'apparition de gratte-ciel, symboles de la « *jungle sauvage* » (Stefanovski). *Debarmaalo* aspire le spectateur vers un sombre univers.

Dominique Dolmieu, le metteur en scène, matérialise cette tourmente à l'aide d'un échafaudage. Seul objet résistant aux changements de lieux et temps, il permet aux comédiens de descendre au sous-sol dans une cave ou de s'élever d'un étage et acclamer le discours final du Président (dernière scène). Les changements de décors sont parfaitement cadrés, les comédiens vont et viennent et semblent danser. Cette fable est également une foire à questions, sur l'humanité, sur la vérité, sur le rôle citoyen. « *Moralement cette chair est aussi sale que de la charogne. Pourquoi le peuple appréciait-il tant le goût de ces kebabs ? Parce que, sans le savoir, il mangeait ses propres bêtes sauvages. Mais l'ignorait-il totalement ?* »

Que dire de l'interprétation ? Les neuf comédiens de la compagnie ne sont pas seulement au service du texte, mais ils le portent avec élégance. Ils en soulignent les aspérités et le cynisme inhérents au sujet traité.

« *Koce est un homme simple, pris dans des circonstances exceptionnelles. Un homme normal pris dans des circonstances anormales.* »

Le Démon de Débarmaalo, mis en scène par Dominique Dolmieu, au [théâtre de l'Opprimé](#) jusqu'au 25 Mars.

Photo © Laure Maugeais



NOT FOR TOURISTS PARIS – Le site qui dézingue la blasitude cosmogalactique

Le démon de Debarmaalo au Théâtre de l'Opprimé

By Laure dasinieres – 28 mars 2012

Macédoine, le village de Debarmaalo est en proie au règne des mafieux. Eux prospèrent, alors que le peuple souffre dans une absolue misère. Après quinze ans de rétention, le barbier Koce revient dans son village pour se venger de ceux qui l'ont contraint à l'enfermement, ont poussé sa femme jusqu'au suicide et lui ont enlevé sa fille. Pour réaliser son dessein, avec une morale toute personnelle, il va s'assurer la complicité amoureuse de la vendeuse de Kebabs du quartier.

Si l'histoire du barbier Koce nous rappelle quelque chose, c'est qu'elle se fonde sur les mêmes racines du fait divers qui a défrayé la chronique en France au XIV^{ème} siècle et a notamment inspiré Sweeney Todd ou Taxi Driver, celle du barbier égorgeant ses victimes avant de les confier à son voisin boulanger, chargé de faire disparaître les cadavres via de délicats pâtés à la viande.

L'auteur, Goran Stefanovski, transpose cette sinistre affaire aux allures de Grand Guignol dans son pays natal pour nous livrer une fable insolente et ausculter les dérives d'une société malade de la corruption, et qui hésite entre racines orientales et aspirations vers un occident idéalisé.

Koce apparaît davantage comme une sorte de Robin des Bois que comme un tueur. Il faut dire que face aux truands, il développe une certaine éthique. C'est par le crime qu'il trouvera apaisement et reconnaissance.

Si la mise en scène est parfois un peu lourde à cause de changements de plateau trop récurrents et que la pièce souffre de quelques longueurs, Le démon de Debarmaalo, porté par des acteurs formidables qui s'en donnent à coeur joie pour camper des personnages en proie aux vices sans pour autant d'outrance, est tant une formidable comédie de moeurs qu'une brillante réflexion sur le droit, la morale et la rédemption.

Emportée par une fougue balkanique à la Kusturica et par des portraits hauts en couleurs (mention spéciale pour le juge mafieux pervers et pour le concepteur de concepts), la pièce développe avec intelligence ses potentiels comique et dramatique et livre une réflexion sociologique et politique forte et engagée. On savoure avec jubilation sa liberté de ton, son ironie et sa vigueur. Grâce au recours de la fable, la pièce évite les écueils maladroits et prétentieux d'un certain théâtre à thèse et constitue un divertissement malin et décapant.

La pièce est reprogrammée en juillet à Gare au Théâtre. Infos compagnie: <http://sildav.org/>